

« Bavard, malin, intelligent et drôle... Simon Garfield est un vrai chien truffier, capable de vous dénicher des histoires aussi improbables qu'incroyables. »

THE SUNDAYTIMES



SIMON GARFIELD



# Table des matières

Introduction – Très en avance ou très en retard	11
1 L'accident du temps	19
2 Une histoire de calendrier	33
3 L'invention du tableau horaire	47
4 Question de tempo	67
5 Le temps de parole	95
6 Le temps d'un film	115
7 Fabriquer une montre	129
8 Tours de piste	155
9 Photographier l'instant	165
10 Chaînes de montage	183
11 Vendre une montre	199
12 Les tactiques du temps	227
13 L'Art est long, la vie est brève	245
14 Ralentir le monde	263
15 Du British Museum à notre histoire	283
Épilogue – La montre de l'humilité	313
Remerciements et sources documentaires	323
Sources	324

Prendre le temps de comprendre

# LA MESURE DU TEMPS



## Introduction

# Très en avance ou très en retard

Nous sommes en Égypte. Non, pas en Égypte ancienne, qui serait en effet l'endroit parfait pour commencer un livre sur le temps, mais dans l'Égypte moderne. Une Égypte tout droit sortie du *Condé Nast Traveller* avec ses belles plages, ses touristes grouillant au pied des pyramides et son soleil scintillant sur la Méditerranée. Assis dans un restaurant sur le bord de mer d'Alexandrie, nous apercevons au loin un pêcheur admirant sa prise. Probablement un rouget.

Nous profitons de nos vacances après une année plutôt intense. Le repas terminé, nous nous approchons du pêcheur. Il parle un peu notre langue et nous montre sa prise. Ce n'est pas grand-chose, mais il garde bon espoir. Comme nous avons quelque idée en matière de pêche nous lui suggérons de déplacer son filet vers un rocher plus élevé que celui sur lequel il a posé son vieux tabouret pliable. Sa pêche quotidienne serait ainsi meilleure.

– Pourquoi ferais-je cela ? nous demande-t-il.

Nous lui expliquons qu'il attraperait plus vite plus de poissons. Il en aurait donc non seulement pour son dîner mais aussi pour en vendre au marché. Les recettes de la vente lui permettraient alors de s'acheter une meilleure canne et une nouvelle glacière.

– Pourquoi aurais-je envie de faire cela ?

Et bien pour attraper plus de poissons en moins de temps, les vendre et amasser rapidement de quoi acheter un bateau. Il pourrait ainsi pêcher en eaux profondes et, grâce aux grands filets qu'utilisent les chalutiers, pêcher davantage de poissons encore. En fait, il pourrait en quelque temps devenir un brillant pêcheur : les gens commenceraient à l'appeler « Capitaine ».

– Mais pourquoi aurais-je envie de faire cela ? demande-t-il encore d'un ton agacé.

En tant qu'individus modernes, à l'affût de l'ambition et de l'empressement, nous lui présentons nos arguments avec une certaine impatience. Monsieur, avec un bateau, votre prise serait d'une telle importance que vous deviendriez le baron du marché. Vous imposeriez vos prix, vous achèteriez d'autres bateaux, vous emploieriez du personnel et vous réaliseriez le rêve ultime : prendre une retraite anticipée et passer votre temps à pêcher au soleil.

– Un peu comme je fais aujourd'hui ?



À présent, examinons le cas de William Strachey. Né en 1819, Strachey avait, depuis tout jeune, l'idée de devenir fonctionnaire d'État. Au milieu des années 1840, alors qu'il travaillait au Bureau Colonial de Calcutta, il acquit la conviction que les gens en Inde, en particulier à Calcutta, avaient trouvé un moyen d'entretenir les horloges les plus précises (en ce temps, les meilleures horloges « indiennes » étaient probablement anglaises, mais qu'importe). À son retour en Angleterre cinq ans plus tard, il décida donc de continuer de vivre sa vie à l'heure de Calcutta : un choix courageux si l'on considère les cinq heures et demie de décalage horaire.

Michael Holroyd, le biographe de l'éminent critique victorien Lytton Strachey (neveu de William), fait référence à ce dernier comme le plus excentrique des Strachey, ce qui, considérant les bizarreries dont cette famille avait l'habitude, en disait long sur le personnage.

William Strachey vécut près de cinquante ans en Angleterre à l'heure de Calcutta. Il prenait ainsi son petit-déjeuner à l'heure du thé et son déjeuner à la lumière des chandelles. Il lui fallait en outre calculer avec précision l'horaire des trains et des réalités quotidiennes : l'ouverture des magasins, des banques, etc. C'est n'est toutefois qu'en 1884 que les choses se sont véritablement compliquées. En effet, cette année-là, l'heure de Calcutta a été avancée de 24 minutes par rapport au reste de l'Inde, ce qui se répercuta inévitablement sur les journées de Strachey. Elles commençaient désormais 5 heures et 54 minutes avant celles de ses concitoyens. Il était devenu impossible de dire s'il était très en avance ou très en retard.

Les amis de Strachey (non qu'il en eût beaucoup) se sont habitués à cette excentricité. Mais leur patience, et celle de sa famille, fut mise à rude épreuve, quand il acheta un lit mécanisé à l'Exposition Internationale de Paris en 1867. Ce lit était accompagné d'une horloge conçue pour réveiller l'endormi en le renversant à l'heure désignée. Strachey l'avait même bricolé pour être directement basculé dans son bain. Malgré le caractère volontaire de ce choix, il entra dans une telle rage lorsqu'il était ainsi réveillé qu'il dû se résoudre à détruire l'horloge. Selon Holroyd toujours, William Strachey termina sa vie, bottes de pêcheur aux pieds et légua à son neveu un assortiment de sous-vêtements colorés...



Chacun d'entre nous se situe probablement quelque part entre la sérénité du pêcheur et la folie de Strachey? Nous voulons sans doute un peu des deux. Nous envions les existences insouciantes mais n'avons pas le temps d'en examiner les opportunités. Nous voulons des journées plus longues mais craignons de gaspiller la moindre minute. Nous travaillons à toute heure dans le but, un jour, de travailler moins. Nous distinguons le temps de qualité du temps perdu et notre réveil rivé à notre table de chevet nous rappelle au quotidien notre envie de le réduire en miettes.

Initialement passif, le temps est devenu agressif. La façon dont il domine nos vies contemporaines ferait sans doute hurler les premiers horlogers. Le temps semble nous fuir ; à l'heure de l'accélération technologique, plus rien n'est assez rapide. La perpétuelle « lumière » d'Internet et la mondialisation rendent obsolètes les fuseaux horaires qui obsédaient William Strachey. Mais le plus étrange dans tout ça, c'est que le balancier du pendule n'a jamais changé de rythme. Les calendriers ont toujours le même nombre de jours. Si le temps paraît plus rapide, c'est à nous, victimes de notre propre impatience, que nous devons ce sentiment.

Ce livre questionne notre obsession du temps, notre désir de le mesurer, de le contrôler, de le vendre, le filmer, l'exécuter, l'immortaliser et, finalement, de le rendre significatif. Il met en évidence la façon dont le temps s'est progressivement emparé de nos existences au cours des trois derniers siècles. Il nous invite également à nous demander pourquoi, après avoir levé les yeux vers le ciel pendant des millénaires pour nous orienter et expliquer nos humeurs, les téléphones portables et les ordinateurs que nous consultons compulsivement plusieurs fois par jour sont devenus notre principale source d'indication temporelle. Ce livre

répond à deux intentions tout à fait simples : raconter des histoires édifiantes et interroger notre folie apparente.

J'ai récemment acheté l'application smartphone Wunderlist. Elle permet de trier et de synchroniser les tâches domestiques, professionnelles et tout ce qui se situe entre deux. Cet achat fut difficile, car l'offre est pléthorique : Tick Task Pro, Eisenhower Planner Pro, gTasks, iDo Notepad Pro, Tiny Times, 2Day 2Do, Little Alarms, 2BeDone Pro, Calendar 366 Plus, Howler Time, Tasktopus, Effectivator, et bien d'autres encore. En janvier 2016, ces applications de « management et productivité » – dont le but principal est de nous faire gagner du temps et de l'efficacité dans tous les secteurs de la vie – dépassaient en nombre les applications de type Education, Divertissement, Voyage, Livres, Santé & Bien-Être, Sports, Musique, Photos et Nouvelles, qui ne sont toutefois pas complètement étrangères à l'idée d'optimisation du temps. Et oui, vous avez bien lu « Tasktopus »... Comment en est-on arrivé à cette situation aussi terrible que grisante ?



*L'Heure tourne!* examine quelques moments décisifs de notre histoire. Nous serons principalement confrontés à des témoins d'époque, mais aussi à des témoignages contemporains. Parmi eux des artistes remarquables, des athlètes, des inventeurs, compositeurs, réalisateurs, écrivains, orateurs, des spécialistes des sciences sociales et, bien évidemment, des horlogers. Il s'agira ici d'évoquer le temps dans sa matérialité la plus concrète ; loin d'une perception « éthérée », le temps est bien l'acteur principal de nos vies, et parfois le seul juge de leur valeur. Nous découvrirons quelques cas qui, ayant contribué à l'amélioration des mesures et de la

conception du temps, ont restreint ou restructuré nos existences de manière significative. S'il incite peut-être à lever le pied, ce livre ne vise pas à sermonner. Ni à déterminer l'éventuelle distinction théorique entre temps réel et temps imaginaire, ni à saisir les contours physiques du temps d'avant le Big Bang. Bien au contraire, c'est l'après Big Bang qui nous intéressera, et tout particulièrement ce qui suivra l'explosion industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans le même ordre d'idées, nous n'allons pas « perdre notre temps » du côté de la science-fiction et des machines à remonter dans le temps. Laissons cela aux physiciens et aux amateurs de Doctor Who. Notre position se veut plus proche de l'esprit rationnel de Groucho Marx pour qui le temps vole comme une flèche mais les fruits volent comme une banane.\*

*L'Heure tourne!* suit donc cette flèche du temps dans l'ère moderne. Le rythme s'accélère avec les chemins de fer et les usines. Mais la révolution est principalement d'ordre culturel, parfois philosophique. Le temps s'accélère entre les symphonies de Beethoven et les traditions de l'horlogerie suisse. La chronologie sera plutôt cyclique que linéaire, car le temps a l'habitude de se replier sur lui-même (les débuts du cinéma apparaîtront ainsi avant ceux de la photographie, par exemple). Chronologiquement ou non, nous finirons toutefois par traquer les responsables de la fameuse publicité horlogère: « Vous ne posséderez jamais complètement une Patek Philippe. Vous en serez juste le gardien pour la génération future ». En nous efforçant de ne pas leur tordre le cou.

\* La blague est attribuée à Groucho Marx, même si nous pourrions passer un agréable week-end à chercher en vain une telle occurrence. L'expression provient probablement d'un article consacré à l'utilisation des ordinateurs en science écrit par le professeur Anthony G. Oettinger de l'Université Harvard dans *Scientific American* en septembre 1966.

Enfin, ce livre se penchera sur la sagesse des gourous de notre économie actuelle, sur l'obsolescence des CD et sur les raisons qui devraient sérieusement nous dissuader de partir en voyage un 30 juin.

Mais pour l'heure, commençons par un match de football, où le facteur temps joue un rôle absolument essentiel.

# Editions **quanto**

Quanto est un nouveau label dédié à la publication d'ouvrages de type « **pop science** », il s'adresse à tout lecteur désireux d'en savoir plus sur le monde qui l'entoure. Narratifs et attrayants, les ouvrages quanto se lisent comme des romans, mais restent sans concession quant à la qualité de leur contenu scientifique.

## Nos dernières publications



### **Ce que la science sait du monde de demain**

Notre vie en 2050  
Sous la direction de  
Jim Al-Khalili

+ infos



### **The Four - Le règne des Quatre**

La face cachée d'Amazon, Apple, Facebook et Google  
Scott Galloway

+ infos



### **Dîner avec Darwin**

Des cavernes aux cuisines, l'évolution de nos assiettes  
Jonathan Silvertown

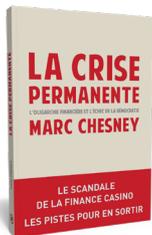
+ infos



### **L'heure tourne !**

Comment le monde est devenu obsédé par le temps  
Simon Garfield

+ infos



**La crise permanente**  
L'oligarchie financière et l'échec de la démocratie  
Marc Chesney

+ infos

Rendez-vous sur  
[www.editionsquanto.com](http://www.editionsquanto.com)

**quanto**  
dépasse la fiction

## La durée idéale d'un CD

Le 27 août 1979, les directeurs généraux ainsi que les principaux ingénieurs de Philips et de Sony se rencontrèrent à Eindhoven dans le but de modifier notre façon d'écouter de la musique. Des décennies avant l'apparition du terme CD, ils inventèrent une technologie révolutionnaire. Les LP (de l'anglais « Long Play ») avaient peu changé et mal vieilli en 30 ans. Les vinyles étaient facilement abîmés par la saleté, la poussière, les égratignures et sujets à la déformation. Il y avait de plus un côté très fastidieux à l'écoute. Comment s'abandonner complètement à la musique s'il faut, à un moment inopportun, se lever pour aller soulever l'aiguille, souffler sur les poussières et retourner le disque ? (Il faut néanmoins admettre que le LP était et reste un bel objet, au son chaleureux. Mais le progrès est le progrès.)

Le disque compact était né. L'idée était de combiner la facilité moderne de la cassette compacte avec la durabilité sonore et l'accès aléatoire du vidéodisque, et de ce fait, de persuader les mélomanes de devenir des amateurs de gadgets.\* Le CD devait être un objet plus petit, un enregistrement numérique lu optiquement par un laser. Son dynamisme et sa précision devaient compenser la perte du son « chaleureux ». Le CD était en outre un objet facile à entretenir en raison de sa surface lisse. Considéré comme un gadget plutôt cool, et même si ceux qui ont investi dans *Brothers in Arms* de Dire

\* Lancée par Philips en 1962, la cassette avait rencontré un énorme succès auprès d'une nouvelle génération d'amateurs de pop et d'automobiles. Néanmoins, elle perdit de sa grandeur en raison de son imprécision et de son irréductible désir de se débobiner. Pendant un temps, l'industrie du disque avait adoré la cassette (jusqu'à ce qu'elle soit utilisée pour enregistrer de la musique à la radio, c'est là qu'on a commencé à moins l'aimer).

Straits n'auraient pas pu le prédire, le CD allait devenir une passerelle vers l'univers numérique.

Il y avait néanmoins un problème à surmonter : le format. Pour ne pas commettre la même erreur que Betamax et VHS qui se battaient au détriment du consommateur, Philips et Sony acceptèrent de travailler ensemble.\* En mars 1979, les deux entreprises avaient présenté leur innovation au monde. Elles étaient similaires mais pas identiques, si bien que les consommateurs allaient une fois encore être confrontés à un choix, celui du lecteur. Il fallait donc faire front commun pour convaincre les mélomanes d'acheter une musique qu'ils possédaient déjà sur un autre support.

Mais à quel point le disque devait-il être compact ? Et quelle quantité d'informations numériques devait-il contenir ?

Les réunions entre les directeurs généraux et les ingénieurs durèrent plusieurs jours à Eindhoven et à Tokyo. Elles aboutirent à la rédaction du « Livre Rouge », le manuel de référence de l'industrie. L'accord fut résumé des années plus tard dans *IEEE Communications* (le journal de l'Institut des ingénieurs électriciens et électroniciens) dans lequel un membre de l'équipe audio de Philips, Hans B. Peek, se félicitait d'avoir contribué à un produit ayant tant apporté à la culture. Dans son article Peek dénonçait la vétusté du LP. À l'ère de la miniaturisation, les grands disques rangés dans les rayons, de même que les lecteurs épais et inesthétiques posés sur les meubles devenaient grossiers. Contrairement au LP, un CD serait lu de l'intérieur vers l'extérieur. Les défis liés aux erreurs de lecture tels que les sauts, les cliquetis ou

\* Une grande partie de la guerre du format vidéo portait sur la durée d'une vidéocassette. Si la Betamax de Sony durait une heure mais que la VHS de JVC durait deux ou quatre heures, alors le choix ne serait pas difficile pour quiconque aimait le sport ou les films.

les pertes audio que pouvait causer quelque chose d'aussi insignifiant qu'une empreinte ont bien sûr dû être surmontés. En outre, il fallut se mettre d'accord sur la quantité d'informations. Avant l'intervention de Sony, le diamètre du disque était fixé à 11,5 cm, soit la diagonale d'une cassette. Quant au minutage initial, il était d'une heure : un chiffre rond qui constituait une amélioration considérable par rapport au LP.

En février 1979, divers prototypes de lecteurs CD furent présentés à des experts audio de PolyGram, la nouvelle maison de disques fondée par Philips et Siemens (une collaboration qui leur donnait accès à l'ensemble du catalogue de Deutsche Grammophon). Tous furent conquis ! Ils ne constatarent aucune différence entre la version originale et le CD. Même succès auprès des journalistes qui découvraient le CD un mois plus tard. Tous furent épatés à la fois par la qualité du son (on distinguait le bruit d'une page de partition qui se tournait dans une valse de Chopin) ainsi que par l'absence de son. Le silence était en effet total lorsque la musique était stoppée par le bouton pause. La suspension et l'allongement du temps musical étaient révolutionnaires. Le CD était aussi novateur en ce qu'il générait une toute nouvelle conscience du temps musical. Quelle exaltation de voir les premières secondes de la piste apparaître sur un affichage numérique. Désormais, l'auditeur pouvait non seulement faire une pause, mais réécouter facilement un extrait. Tout le monde pouvait s'improviser DJ.

Les représentants de Philips se rendirent au Japon en quête de partenariats industriels. Ils rencontrèrent JVC, Pioneer, Hitachi et Matsushita. Seul Sony signa un accord. Son vice-président, Norio Ohga, arriva à Eindhoven en août 1979 pour commencer à travailler sur ce qui allait devenir la norme de l'industrie. Ce n'est qu'après de nouvelles réunions

à Tokyo en juin 1980 qu'un accord fut conclu et les brevets définitifs déposés. Entre-temps, les formats originaux proposés par Philips avaient changé. Selon J. P. Sinjou, à l'époque chef d'une équipe de 35 personnes au laboratoire CD de Philips, le disque de 11,5 cm passa à 12 cm pour satisfaire le désir personnel de Norio Ohga, chanteur et mélomane, qui souhaitait que son interprétation favorite de la Neuvième Symphonie de Beethoven d'une durée de 74 minutes tienne sur un disque. Peek raconte que d'autres questions furent réglées plus rapidement. Notamment celle du diamètre du trou au milieu du disque : « Quelqu'un mit une pièce de monnaie néerlandaise de dix centimes sur la table. Tous conclurent que c'était une bonne taille et la question fut réglée. »

L'interprétation quelque peu pompeuse de Furtwängler à Bayreuth en 1951 de la Neuvième de Beethoven a-t-elle réellement défini la longueur initiale du CD ? Le doute est permis. D'autres estiment que le véritable fan de Beethoven n'était pas M. Ohga, mais sa femme. Il n'est pas impossible que l'anecdote ait été inventée *a posteriori* pour des questions de marketing. En effet, la version de 74 minutes de Furtwängler pouvait certes tenir sur un seul CD, mais elle ne pouvait pas être écoutée, les premiers lecteurs de CD ne pouvant lire que 72 minutes. Furtwängler partageait le même destin que Jimi Hendrix et son *Electric Ladyland* : les deux chefs-d'œuvre tiennent aujourd'hui sur un seul disque, mais au départ ils étaient scindés en deux.

Mais qui achète encore des CDs de nos jours ? Qui d'autre que le puriste a le temps de se rendre dans un magasin de disques alors que la musique peut être téléchargée en trois secondes ? À l'ère de SoundCloud et de Spotify, qui a le temps *d'écouter* un album entier non compressé, tel qu'il a été conçu par l'artiste ? Si le format n'est plus une contrainte

pour les artistes, nous verrons dans les registres tenus par le caissier du studio d'enregistrement d'Abbey Road, qu'il était contraignant à l'époque des Beatles.

## Le premier album des Beatles

Silence s'il vous plaît : les Beatles sont sur le point d'enregistrer leur premier LP ! Lundi 11 février 1963. Le Studio 2 d'Abbey Road est réservé pour trois sessions : de 10h à 13h, de 14h30 à 17h30, et de 18h30 à 21h30. Les horaires sont conformes au règlement du Syndicat des Musiciens. Une séance ne peut durer plus de trois heures, dont on ne peut utiliser que 20 minutes de matériel enregistré. Chaque artiste est payé 7 livres et 10 shillings par session. Le caissier d'Abbey Road, M. Mitchell, fait signer les reçus en fin de journée permettant d'obtenir le paiement du Syndicat des Musiciens. Le groupe est encore inconnu : John Lennon s'inscrit sous le nom de J.W. Lewnow à 251 Mew Love Ave ; le bassiste est George Harrison.

La présence des Beatles ce jour-là était en somme exceptionnelle, car le groupe n'avait sorti qu'un seul single jusque-là. L'annonce d'un prochain LP du groupe fit grand bruit. En effet, la musique pop était alors affaire de singles. Les LP les plus vendus en Grande-Bretagne au cours des deux dernières années n'étaient pas ceux de Cliff Richard ou d'Adam Faith, ni même ceux d'Elvis Presley. Ce qui cartonnait, c'était ceux des George Mitchell Minstrels avec des chansons du *Black and White Minstrel Show*.

La session du matin commença par l'enregistrement d'une chanson originale intitulée « There's a Place », inspirée de « Somewhere » de West Side Story. Sept prises complètes, trois faux départs. Selon la feuille d'enregistrement

du studio, la dernière prise d'une durée de 1,5 minute était la « meilleure ». Puis, ce fut au tour de « 17 ». Neuf prises au total en comptant les faux départs. La première prise était la meilleure. « 17 » devint « I Saw Her Standing There » et, comme le groupe avait commencé bon nombre de ses spectacles par cette chanson, il fut convenu qu'elle ouvrirait l'album. George Martin était toutefois d'avis qu'il manquait quelque chose à l'enregistrement. Les Beatles, qu'il avait vu jouer à *La Caverne* de Liverpool, étaient si dynamiques sur scène. Il décida donc d'insérer le « One-two-three-FOUR ! » de Paul McCartney. Et ce fut l'heure du déjeuner.



La nouvelle du lancement d'un disque de 12 pouces tournant à 33,3 tours par minute semble marginale comparée aux grands événements de 1948 (fondation de l'État d'Israël, création du pont aérien de Berlin, mise en place du Plan Marshall et naissance du NHS, le système de santé anglais). Mais l'impact du LP fut retentissant. Grâce aux possibilités qu'offraient désormais les deux fois 22 minutes (au lieu de 4 ou 6 minutes sur les anciens disques de 10 pouces ou de 12 pouces, respectivement 25,4 cm et 30 cm, de 78 tours), les compositeurs et les musiciens commencèrent à penser et à écrire la musique différemment.

Il serait simpliste de prétendre que la musique, aussi bien sa création que sa production, était désormais asservie aux contraintes techniques de l'enregistrement. Mais avant l'apparition des cylindres gravés à la cire et du gramophone, le besoin de structure était certainement moindre. Dans les plaines d'Afrique, les chants retentissaient sans interruption. Au Moyen-Âge, les divertissements duraient au bon plaisir du

roi, du moins tant qu'il y avait de l'argent et des bougies. Aujourd'hui, la performance s'adapte à la patience du spectateur.

Mais il est certain que les enregistrements musicaux qui débutèrent dans les années 1870 changèrent notre rapport à la musique. Les 2 puis 4 minutes de musique qu'offraient les premiers cylindres de cire d'Edison et de Columbia forçaient l'esprit à une concentration extrême. Même effort pour l'auditeur quand il s'agissait d'écouter un disque shellac de 78 tours et 10 pouces d'environ 3 minutes ou l'enregistrement 12 pouces – avant le lecteur à microsillons – qui permettait une écoute d'environ 4 minutes et demie. Le vinyle single 45 tours de 7 pouces, introduit en 1949, variait en somme peu des autres, puisqu'il ne permettait que 3 minutes d'écoute. Après ça, les microsillons devinrent si serrés que le son se détériora à en faire sauter l'aiguille.

Dans *Capter le son : comment la technologie a changé la musique*, Mark Katz, éminent historien de l'enregistrement sonore, estime que l'écoute domestique avant le LP était incroyablement pénible. Il cite Son House, le chanteur de blues des années 1920 dont une chanson évoque à quel point le fait de se lever pour aller tourner le disque était assaillant. Si cette fragmentation imposée était de mauvais augure pour le blues et le jazz, elle était tout simplement catastrophique pour le classique. Une symphonie pouvait être divisée en 20 parties réparties sur 10 disques.

On s'y était habitué, bien sûr, et dans un premier temps le son enregistré avait dû sembler miraculeux. Mais au niveau artistique, cette nouvelle contrainte était bien plus que « gênante » : elle devenait un réel obstacle. Un opéra ou un concerto ne respectait plus les actes ou les mouvements voulus par le compositeur, la musique était artificiellement hachée pour répondre aux exigences du cylindre de cire ou

du disque de 4 minutes. Elle s'arrêtait brusquement, et la seule façon d'entendre la suite était de se lever alors qu'on était confortablement installé. Quelles en furent les conséquences ? Des enregistrements plus courts ? Mark Katz remarque que l'on retrouve l'éventail habituel de symphonies et d'opéras dans la programmation des concerts durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, une étude approfondie des catalogues de disques révèle « la prédominance des pièces de caractère, des arias, des marches et des morceaux populaires de chant et de danse ». Mark Katz remarque qu'il ne fallut pas longtemps avant que la limitation de temps n'affecte non seulement ce que les musiciens enregistraient mais aussi ce qu'ils décidaient de jouer en public. Le public réclamait des morceaux courts qu'ils connaissaient de leurs disques. C'est probablement de là que vient la chanson pop de trois minutes.

En 1925, Igor Stravinsky composa sa Sérénade pour Piano. La pièce ne dure que 12 minutes segmentées en quatre parties presque égales pour une raison bien particulière. Le compositeur avait décidé d'enregistrer une partie de ses morceaux chez Brunswick, un label discographique américain. Stravinsky explique que sa composition tenait compte de la capacité du disque. De là ses quatre mouvements de moins de 3 minutes s'adaptant parfaitement à quatre faces de 78 tours. De nombreux compositeurs étaient également disposés à tronquer leurs œuvres pour s'adapter aux limites d'un disque, à l'instar d'Edward Elgar, qui en 1916 raccourcit son Concerto pour Violon pratiquement de moitié pour le faire tenir sur quatre 78 tours.

La performance des musiciens change selon qu'ils se trouvent dans une salle de concert ou dans un studio d'enregistrement. Le défi est de retrouver l'émotion du direct.

Le chef d'orchestre Nikolaus Harnoncourt estime que « si vous ne voyez pas les musiciens, vous devez ajouter quelque chose qui rend le processus de création musicale en quelque sorte visible dans l'imagination de l'auditeur. » Ainsi, le tempo est aussi sujet à variations, notamment quand il s'agit de raccourcir les intervalles entre les mouvements ou de supprimer des pauses théâtrales. Un musicien silencieux dans une salle de concert peut transmettre une émotion en essayant un archet ou en s'épongeant le front. Sur un CD, il y aura à la place un silence de mort. En contractant une œuvre, on perd sans doute un certain effet rhétorique.



Après le déjeuner, les Beatles sont retournés au Studio 2 pour enregistrer « *A Taste of Honey* », « *Do You Want to Know a Secret* » et « *Misery* ». Puis il y eut une nouvelle pause pour le dîner. Au cours de cette soirée marathon pour laquelle ils ont été payés en heures supplémentaires, ils ont enregistré « *Hold Me Tight* », « *Anna (Go To Him)* », « *Boys* », « *Chains* », « *Baby It's You* » et « *Twist and Shout* ». La plupart en une seule prise.

« C'est incroyable de voir à quel point nous pouvions être créatifs compte tenu des circonstances », déclara George Martin en 2011, évoquant avec Paul McCartney leur expérience en studio. McCartney se rappelle : « Quand je raconte aux gens ce que nous avons réussi à faire en si peu de temps, ils sont épatés. Nous avons dû apprendre à être brillants en une heure et demie. »

« Moi, j'étais sous pression parce que j'avais si peu de temps avec toi », se souvint Martin. « Tu courais partout dans le monde, et je disais à Brian [Epstein], "J'ai besoin de

plus de temps en studio". Il m'avait répondu: "Eh bien, je peux te donner vendredi après-midi, ou samedi soir". Il me donnait du temps par-ci par-là comme on donne des restes à une souris. »\*

Rien n'a été gaspillé. Toutes les chansons enregistrées ce 11 février 1963 figurent sur l'album *Please Please Me*. Quatre chansons déjà enregistrées en single (« *Love Me Do* », « *P.S. I Love You* », « *Please Please Me* » et « *Ask Me Why* ») ont été ajoutées aux dix nouvelles pistes.

Le soir du 11 février 1963, le premier LP de ce qui allait devenir l'un des groupes les plus influents de sa génération était prêt pour le remix et une sortie dans les 39 jours. Si, quelques années plus tard, l'enregistrement de « *Strawberry Fields Forever* » nécessitera deux douzaines de prises réparties sur cinq semaines, leur premier album, à l'exception des singles, a été enregistré en une seule journée.



Il faut bien plus de temps à Mark Lewisohn pour raconter l'histoire de ce même album – et de tous les autres d'ailleurs – dans *All These Years*. En trois volumes, Lewisohn relate l'histoire phénoménale des sept années d'enregistrement des Beatles (seulement sept ans... ça paraît invraisemblable à y repenser). Et l'auteur envisage un quatrième volume qui parlerait des carrières solos des différents membres et de leur vie d'après.

« Quand j'ai commencé en 2004, ce devait être un projet de douze ans, mais c'était une mauvaise estimation. » La publication des trois volumes était respectivement prévue pour

\* De « Produced by George Martin », BBC *Arena*, 2011.



GARFIELD & Co. QUALITY CHRONOMETERS

Un best-seller élu livre de l'année par *The Sunday Times* et *Observer*, enfin disponible en français.

Serions-nous devenus fous? Alors que le temps s'est paisiblement écoulé durant des siècles, il s'est peu à peu insinué dans nos vies au point d'en déterminer les moindres aspects. Simon Garfield le montre à travers mille histoires véridiques aussi drôles que surprenantes. On apprend ainsi pourquoi certains hommes dépensent des millions pour une montre, pourquoi les chansons des Beatles durent 2 minutes 30, en quoi la 9<sup>e</sup> de Beethoven est à l'origine du CD, pourquoi les montres indiquent toutes 10h10 dans les vitrines des horlogers et pourquoi il est risqué de voyager un 30 juin. Dans l'intervalle des horaires de train en déroute, on croisera des horloges ne comportant que 10 heures, des calendriers révolutionnaires et un prince Charles s'efforçant d'arrêter le temps.

*L'heure tourne!* nous explique notre rapport au temps et notre insatiable besoin de le mesurer, de le contrôler, de le filmer et de l'immortaliser dans un monde en constante accélération.

«Aussi érudit que blagueur, avec l'appétit d'une pie pour les anecdotes les plus brillantes, Simon Garfield cherche à informer autant qu'à divertir, et il réussit les deux.» *The Telegraph*

**Simon Garfield** est anglais, journaliste et auteur de nombreux livres de vulgarisation « non fiction », qui ont tous connu un large succès dans leur édition originale.

19.90 €

ISBN 978-2-88915-245-2



9 782889 152452 >

quanto

